54648

LECTEURS,

En vérité, je vous le dis, il est extrêmement difficile, même pour le plus mince écrivailleur, de ne pas avoir un petit bout de préface, comme si cette dernière était absolument nécessaire à l'explication du livre.

Je dis donc que,

Je bénis le ciel de m'avoir fait naître sous le gouvernement libéral de l'Angleterre, parce qu'elle peut dire en tout temps à la presse : " Agis et parle librement, je ne crains rien de ton dévergondage ; mon peuple m'aime, car il est à moi comme je suis à lui ; si tu ne sais pas te respecter, tu en porteras la peine."

Je bénis également le ciel qui a voulu que le sang français coulât dans mes veines, parce que la France glorieuse, grande et noble s'est donnée à Napoléon III qui dit à la presse : " parce que quelques uns de tes membres n'ont pas su se respecter, ni respecter les autres, je te mettrai un frein ; je suis né du suffrage universel dans un temps où toutes les passions anarchiques étaient déchainées. La France m'a élu, parce qu'elle m'a aimé, et elle ne m'a aimé que parce-qu'elle savait que je ferais son bonheur ; et pour arriver à ce résultat, je trouve bon de fermer la bouche aux hommes dont la langue répand le venin."

Quand je pense et parle ainsi, est-ce qu'il y a en moi contradiction ?

Non, car je veux ce que le peuple veut : *vox populi vox Dei.*

Si l'Angleterre veut un Roi et que le France demande un maître, est-ce à vous, est-ce à moi d'y trouver à redire ?

Canadien-Français, j'aime la France comme ma mère, et l'Angleterre comme mon épouse. En cas de difficultés, de qui prendrais-je la part ? Nécessairement de celle avec qui je vis heureux. Ma mère peut-elle s'en fâcher ? Impossible, puisque c'est elle

qui m'a marié, sans même me consulter. Or elle n'ignorait pas ce précepte : " l'homme restera attaché à sa femme et il ne seront tous deux qu'une seule chair."

Mais voici bien autre chose, car il s'agit du Pape.

Combien de temps encore pensez-vous qu'il sera roi ? D'abord j'écarte la réponse de ce grand niais qui dit : " jusqu'à la fin du monde ;" et je ne tiens pas compte de l'opinion de ce gros lourdeau qui croit faire merveille, en disant : " mille ans et plus :" Mais je reçois volontiers la réponse de l'homme sensé qui dira : " longtemps encore," quoiqu'il soit dans une grande erreur. Moi qui ne suis pas prophète, je prédis cependant que dans vingt ans on ne connaîtra plus ce que c'est qu'un Pape-Roi en Europe ; mais en revanche, chaque pays qui compose cette importante partie du globe aura son Roi-Pape, ou l'équivalent ; ainsi le veut la civilisation, c'est-à-dire le progrès matériel et les lumières.

Pourquoi cela ?

Parceque Dieu a fait l'homme libre et lui a donné la terre.

Est-ce à dire que Dieu n'a pas institué la Religion et ses ministres ?

Non, mais il leur a dit : " mon royaume n'est pas de ce monde ; l'esclave n'est pas plus que son maître, et c'est assez pour le serviteur d'être traité comme son seigneur."

Au commencement Dieu ne fit pas le Pape, mais il créa Adam et le fit roi de la terre et de tout ce qu'elle contient. Et parceque Dieu avait fait l'homme libre, il fit aussi le Paradis et l'Enfer, (et pour ces messieurs le Purgatoire,) afin de récompenser le bien et de punir le mal. Or, afin qu'on connût le bien et le mal, pour pratiquer l'un et éviter l'autre, il autorisa la Religion et ses ministres, se réservant seul le pouvoir de condamner et d'absoudre.

J'ai dit : dans vingt ans, il n'y aura plus de Pape-

Roi en Europe, j'aurais pu aisément ajouter, " pas même de Pape ;" car celui d'aujourd'hui, après qu'il aura perdu son pouvoir temporel, trouvera avantageux d'aller vivre en Orient, où pour un temps il aura des successeurs ; après quoi la Religion restant, le Pape disparaîtra pour ne plus revenir, parcequ'il n'aura pas voulu reconnaître le progrès.

Sur la terre, quel est le premier besoin de l'homme ?

C'est de vivre.

Le second ?

C'est d'adorer Dieu.

Mais ces deux besoins sont tellement liés ensemble qu'ils n'en font pour ainsi dire qu'un seul ; toutefois on peut facilement faire cette distinction, que l'homme ne peut adorer Dieu s'il n'a pas la vie, et qu'il peut fort bien vivre sans adorer Dieu ; témoins les Païens dont quelques-uns se portent si bien qu'on croirait qu'ils ont toujours vécu de l'autel.

Que fait l'homme en naissant ?

Il crie pour qu'on lui donne à boire, et vit plusieurs années sans se douter de Dieu ; mais après qu'il l'a connu, il est heureux de vivre pour l'adorer.

Quelle conclusion tirerez-vous de tout ceci ?

La principale pour l'objet que nous avons en vue, c'est que le premier homme dans l'Etat, c'est le Roi, et le second, l'Evêque. Après eux, c'est tous nous autres qui devons servir l'un et écouter les conseils de l'autre, pourvû qu'il se souvienne que notre Divin Sauveur a payé le tribut à César.

Ma bonne vérité ! il y a des choses si ineffables dans la Bible (ancienne et nouvelle) que je suis toujours étonné que mon cher beau petit curé en défende la lecture.

PR

Sa
De
Ch
Co

Le
Qu
J'a
U
N
M
C
P
N
Q

J
L
I
F
I
I

EPITRE

A

SON ALTESSE ROYALE

LE

PRINCE ALFRED ERNEST ALBERT

EN VISITE AU CANADA.

I

Salut fils d'Albion ! beau visiteur salut !
Des bords de la Severn que nous apportes-tu ?
Chaque pas qu'un Roi fait, ou quelque noble Prince
Contre son habitude, intrigue la province.

Les rois, entre eux, ont l'air de se parler tout bas.
Que dit-on d'Italie et qu'y fait-on là bas ?
J'apprends que François deux pour conserver sa tête,
Un beau jour, a quitté ses amis de Gaëte.
Nous n'avons que mépris pour la rébellion,
Mais nous avons dédain du roitelet Bourbon.
Ce royal dompteur d'homme à l'excès est habile.
Pour s'amender, il faut qu'il perde la Sicile,
Naples, et presque tous ses états à la fois.
Qu'étranges bien souvent sont les erreurs des Rois !

J'en sais un autre encor qui fatalement joue
Le peuple et ses serments qu'il traine dans la boue.
Il aime à voir son char attelé de Hongrois
Et de fiers Polonais, pauvres serfs aux abois.
En effet c'est charmant, dans le siècle où nous sommes,
En guise de chevaux, d'enharnacher les hommes.

Comme l'être béni, l'homme, l'élu de Dieu
Se montre sous le fouet animé d'un beau feu !
Gloire à vous, roi d'Autriche, il faut le reconnaître,
Ces *nobles animaux*, sous votre main de maître,
D'une façon étrange accusent le Progrès.
Mais vous êtes trop bon ; mettez-vous donc à l'aise.
Que n'apprivoisez-vous un peu l'Aigle Française,
Avec l'ours Moscovite et le lion Anglais ?
Est-ce manque d'envie, ou défaut de courage ?
On dit que le loup n'est jamais las de carnage.

Prince fouetteur de femme, abrutisseur d'enfant,
Mettez l'homme au carcan ; que Heynau triomphant
S'extasie aux enfers, et s'estime heureux d'être
Parmi les plus damnés, le chéri d'un tel maître.

Le pouvoir absolu dans de pareilles mains,
C'est le pire des maux réservés aux humains.
Que l'on soit sacré roi de la Perse, ou de Rome,
On se ressent toujours des faiblesses de l'homme.

Nous aimons les rois, mais constitutionnels.
Il est bon de lier par serments solennels
Le Prince à respecter les droits sacrés des masses.
Avec des droits acquis, qu'ai-je besoin de grâces ?
Faudra-t-il répéter, redire chaque jour,
Que le roi ne peut rien, s'il n'a pas notre amour ?
Pourquoi Napoléon fait-il tant de merveilles ?
C'est qu'il ne compte pas ni ses soins ni ses veilles ;
C'est qu'il veut que le peuple avant tout soit content ;
Et son peuple, en retour, lui dit : à toi mon sang !

Si le peuple anglais met son orgueil et sa gloire
A se montrer heureux du bonheur de ses chefs
C'est que ses souverains l'ont fait grand dans l'histoire
Et se sont constamment émus de ses griefs.

II

Ta mère est notre Reine, et nous sujets fidèles
Nous voudrions avoir comme l'oiseau des ailes
Pour voler par de-là les vastes Océans
Lui dire : que veux-tu, mère, de tes enfants ?
S'il faut des fantassins aux âmes bien trempées
Et des cavaliers ceints de leurs fortes épées,
Nous voici prets à tout faire pour repousser
L'ennemi maladroit qui voudrait t'offenser.

Mais non, tu ne viens pas pour nous parler de guerre
Car la conquête a rien à prendre à l'Angleterre.
Le lion dort paisible et n'est pas menacé ;
D'ailleurs sa griffe est longue et son croc aiguisé,
Et toujours la Licorne en arrêt tient sa lance
Prête pour le combat si l'étranger avance.

Donc votre visite a, beau Prince, un autre but.
Si vous tenez à voir, ce qu'à la Canadienne
De chastes voluptés sous ses longs cils d'ébène,
De grâce en son parler, caressant s'il en fut,
Venez vite, accourez, elle est vraiment si belle,
Qu'au retour, vous voudrez bien longtemps parler
[d'elle.
Si la raison d'état conduit ici vos pas,
Dans le but avoué d'unir les Canadas
A vos possessions du Nord de l'Amérique
Vous trouverez un peuple au cœur patriotique
Qui vous dira, je veux tout ce que vous voulez,
Quelle condition y mettez-vous ? Parlez
Sans détours, car le peuple est peu diplomatique.
Mais surtout conservez notre langue et nos lois,
Accordez-nous un peu plus de part aux emplois.
Un fier Anglais disait, naguère avec emphase,
Le Français c'est du quartz et l'Anglais du topaze.
Ce bon mot de la ville a couru jusqu'au bourg
Où chacun l'a pris pour...un petit calembour.

Prince, ayez confiance au canadien fidèle.

Il a déjà donné des preuves de son zèle.
L'Anglais est magnanime et le Français aussi.
Sur le champ de bataille aucun ne dit : Merci !
Car ils ont tous les deux la bravoure en partage.
L'honneur les suit partout ainsi que le courage.
Que chacun soit égal, cité devant la loi,
Et qu'un Anglais, à tort, l'emporte pas sur moi.
Pourquoi me haït-il, quand il sait que je l'aime ?
J'ai des égards pour lui, qu'il me traite de même.
Comme autrefois, le Ciel a l'œil plein de courroux
Pour Caïn combattant contre Abel triste et doux.

Pas de vexations, de guerre religieuse.
Chrétien, qu'on rende à Dieu le culte qu'on voudra.
Faites le peuple libre et la famille heureuse,
Et vous serez aimé, car Dieu vous bénira.

Je ne le sais que trop, Jésus ne prend pas garde
Aux images de bois, de plâtre ou de papier.
Mais par amour pour lui, je suis toujours en garde,
Contre quoi que ce soit qui peut contrarier
Mon vieux père à genoux qui déborde d'extase
Devant son petit Jean, ou son grand Athanase.
Est-ce un crime, après tout, qu'il aime et prie un saint
Qu'on lui dit tout puissant près du trône divin ?
Quel mal cela fait-il que ma pieuse mère
Partage avec bonheur cette douce chimère ?

Pour leur dévotion, si vous les traitez mal,
Furieux, vous me verrez bondir comme un chacal.
Si vous les gagnez par douceur, à la bonne heure !
Le bien n'est bien qu'autant que personne n'en pleure.
Ce qui fait le bonheur et la tranquilité
Des enfants de Dieu, c'est surtout la liberté.
Aimeriez-vous qu'on prenne un homme et qu'on le lie,
Sur un long chevalet pour qu'un bourreau le scie ?
Vous êtes le Progrès, fi ! des auto-da-fés
Des plaintes du cachot, des râles étouffés,
Des cris de la victime, au désespoir en proie,
Que l'on va bruler vive, à moins qu'elle ne croie.

Laissez cette infamie au bigot Espagnol
Ses fanatiques mains savent tordre le col
A quiconque obéit à Dieu plutôt qu'à Rome.
Les cadavres pourris exhalent un arôme
Qui dilate son cœur, l'exhalte, le grandit
Au niveau de Mandrin, l'historique bandit.
Avec son teint cuivré, ses airs de matamore,
Je l'estime moins qu'un publicain juif ou maure.

Souffrez nos préjugés, tolérez les toujours,
En cas que je revienne à mes premiers amours.
Car venu le moment de quitter cette vie
Je m'en irai dévot selon ma fantaisie ;
Et si cela me plait, bien avant de partir,
Je veux rire ou pleurer ; si c'est mon bon plaisir,
Prier un peu les saints et beaucoup plus les saintes.
D'ordinaire elles sont si gentillement peintes,
Que je peux sans effort d'imagination,
Tout comme un autre avoir leur douce vision.
Hélas ! mon doux Jésus je le vois avec peine,
Ta divine origine est rendue incertaine.
Ceux qui t'ont succédé, nous diront-ils pourquoi
Notre plus petit saint en fait autant que toi.
Le Pape que j'honore et qui rend tes oracles
Dit que saint Crépin fait comme toi des miracles,
Et même d'avantage ; il l'a partout conté
Et sa bouche ne dit rien que la vérité.
Dans l'ardeur de son zéle il me semble qu'il donne
Avec profusion les fleurs de ta couronne
A qui n'eut pas voulu, certes ! de son vivant,
Croire qu'après la mort, on le ferait si grand.

Si tu ne t'en plains pas au ciel où tout rayonne,
Cet innocent plaisir ne fait tort à personne.
Prions ou non les saints, Dieu ne s'en fâche pas.
A l'homme simple et bon il tend toujours les bras.
Le grand point c'est d'aimer dans le fonds de son [âme
Dieu d'abord et le roi, l'homme, l'enfant, la femme,
Mais la femme surtout dont le regard si pur

Reflète le ciel bleu resplendissant d'azur.
Quel doux commandement, qu'il est beau ; que je
[l'aime !
Obéir en ce cas, est le bonheur suprême.
Aimer Dieu dans la femme, aimer la femme en Dieu,
Hier, aujourd'hui, demain, à tout heure, en tout lieu,
C'est plus que du bonheur ; c'est une ivresse étrange
Comme un baiser de Dieu sur une lèvre d'ange ;
C'est avoir dans le cœur tout l'Eden embaumé
Des caresses d'Avril et des parfums de Mai.

Que ne nous faites vous, ô Princes de la terre,
De ces commandements auxquels on se soumet
Avec l'empressement qu'un aimable enfant met
A chercher le baiser caressant de sa mère ?

III

Déjà plus d'un prophète a dit : Les rois s'en vont
Loin, si loin que jamais ils ne s'en reviendront.
Je puis tout aussi bien qu'eux tirer l'horoscope
A messeigneurs les rois qui gouvernent l'Europe.
Ceux qui n'y croiront pas ont tort en vérité ;
Mais ils ne pêchent point, car Didime a douté,
Quoiqu'il eût devant lui Jésus ressuscité.

D'ABORD

L'Apôtre vénérable et saint qui règne à Rome
Qu'on prendrait pour un Dieu, s'il ne se montrait
[homme,
Avant peu cèdera sa place au Quirinal.
Pour opérer le bien, Dieu souffrira le mal.
L'or, le velours, la soie est un meuble incommode
A l'héritier du Dieu pauvre, mort sur la croix.
Les diamants vont bien à la tête des rois,
Et des reines surtout qui dirigent la mode.
Quand le Pape n'aura plus que le Vatican,
Tout à l'œuvre divine, il sera bien plus grand.
Au sein de l'opulence, accablé de largesses

Comment peut-il prêcher le mépris des richesses ?
Ce contraste choquant répugne à son grand cœur ;
Nous le verrons bientôt, se dépouiller lui-même
Et de ses propres mains, ôter son diadème,
Pour donner tous ses soins au troupeau du Seigneur.
Celui que Pierre, un jour, a vu marcher sur l'onde,
Christ, disait : Mon royaume est ailleurs qu'en ce [monde.
Triste et pâle, humble et doux, oh ? que l'Apôtre est [grand,
Prêchant son Evangile au nom du Dieu vivant !
Nous avons un précepte auquel il faut qu'on croie,
Qu'on soit fourré d'hermine, ou de pourpre, ou de soie.
" *Donne encore ta chemise à qui prend ton manteau.*"
Est-ce que ce précepte a perdu sa sagesse,
O notre très saint Père, en perdant sa jeunesse ?
S'il est bon remettez votre épée au fourreau ;
S'il est caduque il faut nous en faire un nouveau.
" *Mes biens, répliquez-vous, sont les biens de l'Eglise.*"
Eh ! bien, soit : écoutez : l'épouse aime l'époux
Et quand le divin maître a donné sa chemise,
La divine maîtresse ôte tous ses bijoux.
Cette morale est sainte et je la tiens de vous.
Y trouver à redire est assez difficile
A moins de mettre au feu le divin Evangile.
Ne fut-ce pas ainsi que Jésus mis en croix,
Eût agi vis-à-vis des voleurs autrefois ?
O Pî-neuf, ô mon père, avec ton beau cœur d'ange,
Comment es-tu tombé dans cette erreur étrange,
Que de maudire un jour, Victor-Emmanuel
Qui t'avait pris, dit-on, quelque bien temporel ?
Quand bien même il aurait pris ta fortune entière
Avec les chevaux blancs de tes beaux cardinaux,
Leurs carosses dorés qui font de la lumière
Autant que le soleil dans ses jours les plus beaux,
N'avais-tu pas toujours le denier de saint Pierre,
Deux cents millions d'enfants dévoués et soumis
Qui t'eussent en un jour de tes pertes remis ?
Que vous auriez été sublime, ô très saint Père,
Lorsqu'il vous dépouillait de bénir votre enfant,

Au lieu de le maudire avec tant de colère
Que toute la terre a tremblé d'étonnement
Au bruit que fesait Rome en lançant son tonnerre.
Et dire que ce n'est pas assez du bon Dieu
Pour punir nos péchés par la peine du feu
Qu'il faille que le Pape avec sa sainte bouche
Allume une fournaise où faudra que se couche
Un jour Emmanuel avec tous ses suppôts,
Sans que le moindre vent rafraichisse leurs os.
Oui j'aime et je chéris le Pape comme un père,
Pourtant je ne peux pas toujours me laisser faire.
Je ne demande pas qu'il partage son bien
Entre tous ses enfans et qu'il n'en garde rien,
Mais seulement qu'il veuille un peu me laisser libre
D'aller me promener sur la Manche ou le Tibre.
Quand la barbe cammence à pousser au garçon,
Il pourrait bien passer le seuil de la maison
Pour courir sur les monts où vont brouter les chèvres,
Sans danger de se voir dévorer par les lièvres.
On me traite toujours comme un petit enfant
Qu'une bonne appaise au seul mot de revenant.

ENSUITE

Le Français sera grand, heureux, prospère tant que
Les Bourbons, ces rois nains, dont le dieu c'est la
[banque,
Resteront dans l'exil, et que Napoléon
Le superbe empereur, ami de Palmerston,
Emploiera son crédit à cimenter l'alliance
De la fière Angleterre et de sa belle France.
S'ils veulent tous les deux sincèrement,
Ils verront empressé, chaque prince ~~tremblant~~,
Chapeau bas, front baissé, solliciteur timide,
Dans le sentier du bien, demandant qu'on le guide.
Et maint peuple qui dort
Comme s'il était mort
Enseveli sous l'herbe,
Se lèvera superbe
Bénissant l'empereur avec le noble lord.

Pour le bonheur de tant de peuples misérables,
O mes puissants Seigneurs, soyez inséparables.
Pour être à la hauteur de votre mission,
Pour l'honneur de la France et celui d'Albion,
Arrachez la Pologne aux griffes du despote ;
Que l'Italie entière aille au roi patriote.
Quand vous n'avez qu'un mot à dire aux Potentats,
" Liberté" mot divin ! ne le direz vous pas ?

APRÈS

Vraiment, le peuple Anglais, c'est un peuple modèle ;
Il adore sa reine et son prince allemand.
Rien ne peut égaler son amour et son zèle
Pour les nombreux enfants de ce couple charmant.
Il est grand dans les arts, profond dans la science :
Qui plus que lui chérit la sainte liberté ?
Il a conquis le monde, y verse l'abondance,
Et Neptune par lui se voit déshérité.

O peuple libre et fier, crois-moi, quoiqu'il advienne,
Tu brilleras encor quand succombera Vienne,
Berlin, Constantinople, et Madrid et Turin,
Quoique ce dernier doive avoir un beau destin.

ENCORE

A ton tour Alexandre, empereur de Russie,
Dont le père a longtemps convoité la Turquie.
Que te dirai-je à toi, sinon qu'à Varsovie
Le volcan comprimé bientôt éclatera.
Fais la Pologne libre et Dieu te sourira.

ENFIN

L'Amérique a perdu sa couronne civique.
Qui l'eut pensé, qu'un jour la Grande République
Colossale statue au socle de granit,
Tomberait en poussière ! Est-ce que Dieu punit
A présent les vilains comme une tête auguste ?

Oui. Ne serait-il pas suprêmement injuste,
Si son bras tout-puissant ne courbait pas le front
Du peuple qui lui fait un si sanglant affront ?
Jugez plutôt : Ce peuple a brisé ses entraves,
Avec l'aide du ciel qui protégea ses droits.
Puisque Dieu l'avait fait triompher de ses rois,
Devait-il pas briser les fers de ses esclaves ?
Dieu ne pardonne pas de pareils errements.
Il faut marcher droit, ou s'attendre aux châtiments.
Qu'ils aillent maintenant, ces hommes sans entrailles,
Parmi le fer, le feu meurtrier des batailles,
Le frère contre un frère armer son bras cruel,
Et le fils enfoncer dans le sein paternel
Son épée homicide. Il faut que la justice
De Dieu se montre enfin, et lourdement punisse.
Le Nord contre le Sud c'est Dieu contre Satan,
Le bien avec le mal ensemble combattant.
Est-il besoin de dire où sera la victoire ?
Qui ne voit pas déjà l'auréole de gloire
A l'horison tracer son sillon lumineux
Vers le Nord qui combat comme les anciens preux,
Pour un frère opprimé le pauvre noir esclave
Qui souffre et que l'on bat tant qu'il écume et bave.

Dans l'ardeur de vous plaire et de vous parler droit,
Voilà ce que j'avais, noble Prince, à vous dire ;
Et si le ciel permet qu'un jour vous soyez roi,
A temps perdu, daignez une fois me relire.

De retour à Windsor, lorsque Sa Majesté
Touchera votre front de sa lèvre bénie,
Quand vous serez étreint, quand vous aurez goûté
Les baisers énivrants d'une mère chérie,
Oubliez que ma voix, pour vous plaire à chanté.
Oubliez, il le faut, sous cette douce étreinte,
Oubliez dans les bras d'une mère si sainte
Oubliez le poëte et son chant discordant.
Oubliez tout, jusqu'aux rives du Saint-Laurent.
Oubliez s'il se peut aussi la Canadienne,
Qui sujette, est pourtant plus fière qu'une Reine.

Elle est rouge d'orgueil et de contentement,
Car elle a vu deux fois dans l'espace d'un an
Les nobles héritiers du trône d'Angleterre.
On dit qu'ils sont venus tout exprès pour la voir.
Comment voudriez-vous qu'elle ne fût point fière,
Voyant à son banquet les fils du roi s'asseoir.

De Votre Altesse Royale,

Le très humble serviteur,

BAPTISTE.

Juin 1861.

L'ECHELLE DE JACOB.

—

Un jour que j'étais las, oui, bien las de songer
Qu'il pourrait bien se faire
Que je n'avais jamais cessé de voyager
De la lune à la terre,
Du soleil à l'étoile, enfin je m'endormis
Harrassé de fatigue.

Est-ce effet du hasard, ou Dieu l'a-t-il permis,
(C'est là ce qui m'intrigue,)
J'eus une vision qui si fort m'éblouit
Que j'en eus le vertige.

Quand je me vis seul comme au milieu de la nuit
Devant ce grand prodige,
Tremblant je me sentais lentement défaillir
Et je perdais courage.
Mais tout-à-coup voilà que mon œil voit jaillir
A travers le nuage
Qu'a dissipé soudain un effroyable éclair,
Une lumière telle
Que je pus sans palir, le regard calme et fier,
Voir une immense échelle
S'élever de la terre et monter jusqu'au ciel.

Elle était si brillante
Que je reconnus là l'œuvre d'un immortel.
Je la crus vacillante

Tant elle avait d'éclat et lançait de rayons
Aux vives étincelles,
Dont les reflets dorés semblaient d'ardents tisons
Qui brulaient mes prunelles.
Je voyais des milliers d'anges qui descendaient
Et montaient dans l'échelle.
J'en voulus faire autant, mais ceux qui la gardaient
Me cherchèrent querelle.
De tous ces demi-dieux le plus beau, le plus grand
Se mit fort en colère
Et me dit : Où vas-tu, malheureux fils d'Adam ?
Sorti de la poussière,
Oseras-tu monter au plus profond des cieux,
Où la splendeur rayonne,
En face regarder la majesté des Dieux
Dont le ciel est le trône ?

Et moi j'ai fait réponse aux anges glorieux
Leur disant : l'enfant d'Eve
Autrefois habita l'Olympe radieux ;
Il faut qu'il se relève
De sa chute, et jouisse avec les Séraphins
Du céleste héritage.
Avant que vous soyiez nés, Dieu le saint des saints,
En a fait le partage,
Le chérubin déchu que vous méprisez tant,
Un jour aura des ailes,
Et pourra comme vous voler en se jouant,
Aux voûtes éternelles.

Mon discours déplut tant qu'un ange me jeta
Par terre à la renverse,
Et les coups redoublés que chacun me porta
Tombaient comme une averse.
J'étais broyé, moulu comme chair à pâté,
Haletant, hors d'haleine.
J'avais les pieds meurtris, un trou dans le côté,
Ne respirant qu'à peine.

Alors je me suis dit : Jacob, tu vas mourir,
Vite, fais ta prière....

Mais Dieu qui peut toujours quant il veut, accomplir
Ce qu'il promit de faire,
M'envoya sur le champ un bienfaisant sommeil
Qui me rendit la vie.

RÉFLEXION.

Quand on s'endort mourant, qu'il est doux au réveil
D'être tout plein de vie !

B.